

Dès le début, je n'ai pas eu la moindre intention de rester dans cette maison, je n'ai jamais aimé sa construction bizarre, qui était complètement opposée à mon sens de l'ordre clair et non compliqué; et maintenant encore, quand je veux en parler, je suis persuadé comme le premier jour, que je peux le raconter en deux mots, rien qu'en passant, et que je n'y resterai pas longtemps. D'ailleurs, je suis un peu pressé par le temps. Et que plus est, il n'y a rien à raconter, rien de particulier au moins.

Pour raconter, il est nécessaire de posséder une bonne mémoire, capable de surmonter l'obscurité inondante immédiatement la journée vécue ou la question à peine posée. Mais → malheureusement - je ne règne point ma mémoire, et parfois même je me demande que si j'étais doté de ce bien moral, ou non. Parce que ma mémoire - est-ce que je peux la nommer ainsi? - ne retient rien du tout cela, qu'il faudrait retenir au moins jusqu'à la réponse (quand il s'agit d'une question) ou jusqu'~~à~~ au prochain jour : c'est le minimum que nous devons lui demander; sans elle notre agitation devient ridicule et inconséquante. Mais - je l'ai déjà dit ~~xxx~~ et généralement on peut le prouver - le système de ma mémoire est purement vertical, ce qui me permet de répéter mille fois par jour la même question sans saisir la réponse (en supposant qu'elle a été donnée) et de ne pas sortir de l'étonnement.

Cette insuffisance de ma mémoire⁴ est une source continuelle de mes inventions. On ne peut pas vivre successivement d'un vide à l'autre, et comme le contenu de notre conscience est rempli par ce que nous avons retenu, nous sommes obligés, pour compenser cette faiblesse, d'inventer le contenu de notre conscience, ainsi que le contenu de notre vie, et de plus : faire de cette invention d'abord une probabilité et ensuite une réalité. - On me fait souvent peur

que je ne sortirai plus de la maison inventée, mais cette opinion ne me persuade pas: j'ai toujours la possibilité de l'oublier et de m'en débarrasser ainsi. Et puis, je n'y reste que par hasard, ce qui m'autorise de partir librement à chaque instant.

Ce que nous appelons - très aproximativement - "la résolution", n'est souvent que la différence subtile existant entre le doute moins impérieux, moins évident que tous~~x~~ les autres - et ces autres, dont l'évidence convaincante empêche toute notre activité. Ainsi le mobil désisif de notre capacité d'agir est un besoin de remplir l'espace étroit dans l'assemblage innombrable des incertitudes de tout sorte. Ainsi notre procédé dépend moins de l'image représentative que nous avons suivi en procédant que plutôt du nombre de déviations à l'égard de cette image; celles-ci changent le sens de notre activité, en le renversant contre ~~elle~~^{lui}-même. Par conséquent, la manière fondamentale de notre décision, c'est l'hésitation. - Je voudrais suivre, par cette évolution verbale, les chemins changeants de notre décision et d'essayer de toucher les points insaisissables qui brisent nos intentions les plus sincères et de mieux prévues. Si ce texte deviendra un peu inégal ou même confus, il ne devait pas être mis en cause : ce ne sont que des qualités de l'objet qu'il suit le plus fidèlement possible.

La ruelle entre les deux maisons était très étroit,~~xx~~ très sombre, et j'ai failli la manquer. Ne manquant pas le temps et n'ayant aucune raison spéciale pour continuer tout droit, pas plus d'ailleurs que d'y entrer, j'ai persistais dans la première direction et je me suis dit : non, je n'y entrerais pas. Après quelques pas je me suis retourné et me suis retrouvé à l'entrée de la ruelle, en m'affirmant : ~~Et~~ cependant, j'y vais. J'ai continué lelong ~~xxxxxxxx~~ du mur d'une haute et vieille maison. - Voilà le commencement : on ne peut que choisir. Jusqu'ici ~~xxxxx~~

nous possédons un passant, une petite rue, et - en arrière - une maison qui n'est pas insoupçonnable. De plus, il y a plusieurs intentions que nous pouvons vérifier ou non, et beaucoup plus de celles-ci qui sont complètement insaisissables ou dépourvues ~~de~~ du sens. Ce joyeux héritage et dotte de notre démenche pensive est un dépôt parfait, dans lequel nous pouvons nous noyer ou d'en monter - comme l'Aurore monte des ondes de la mer. - Cela pourrait être intéressante; et quant à moi, je m'intéresse vivement à tout, ce que pourrait avoir lieu dans le cadre de ces lignes.

Chaque langue contient (et c'est l'antérieure limitation de cette étendue illimitée mise à la disposition de notre pression) son propre domaine de situations, apparences et figures qui peut ^{vent} y avoir lieu. Ceci signifie ^{non} seulement qu'il y aurait des situations hors de ce domaine qu'on ne peut pas exprimer par les moyens du ~~la~~ langage donnée; - mais plutôt : que ces situations ^{mêmes} sont ~~inexprimables~~ dans le domaine de ce langage ~~x~~ inconcevables. Dans ce sens nous pouvons affirmer que le choix d'une langue exclût d'avance tout un nombre de situations et apparences possibles et concentre en même temps l'attention exclusivement sur les figures et réflexions correspondants au caractère de la langue. Cette limitation est assez curieuse ~~!~~ elle ressemble à la transposition d'un rayon lumineux pointu, faisant apparaître le visage d'un objet qui ~~reste~~ toujours le même, mais dont la structure peut surgir soit compacte, soit incohérente ou à peine saisissable. - D'ailleurs, la question du langage n'est pas le fait unique que diminue de plus en plus l'espace de notre mouvement, incommensurable antérieurement.

Au fond de cette évolution verbale il y a plusieurs éléments qui définissent les frontières et la direction finale de notre activité dans la matière ~~x~~ susceptible d'application - dès que

nous commençons à l'appliquer. Mieux dit, ces frontières et cette direction se produisent exactement au moment, où nous commençons à les traiter. La toute-puissance du premier jet, qui est presque totale, devient plus étroite et plus limitée, en conséquence de chaque mot prononcé; - chaque mot doit répondre non seulement au mot le précédant immédiatement, mais - au même gré - à tous les autres ensemble. Ainsi les mots, les phrases et parfois toutes les pages initiales sont les moins signifiantes du texte, n'ayant autre signification particulière que celle du fond, de la base, sur laquelle se constituent des couches succédantes : seulement la partie finale du texte (le dernier mot écrit) peut être regardé comme le point du départ : c'est la couche suprême qui est transparente et ~~comme~~^{couvre} tout ce qui a été dit avant - de manière que tout ce qui précède y reste visible, mais délaissé ou plutôt diffus.

En ourdissant le fil de cette réflexion, j'ai changé d'avis en ce qui concerne son objet. Je ne m'intéresse plus à ma destinée prochaine et je me suis quitté à l'entrée de la petite rue sombre; j'oublie même cette maison-là qui apparaît au fond. Maintenant je veux parler d'un enregistrement sonore, conservant la jeux et la voix d'un pianiste et chanteur déjà mort, ou plutôt encore - pour être tout précis - je dois tout d'abord surmonter un obstacle infranchissable sur lequel je suis tombé.

On peut situer cet après-midi d'un dimanche de la fin de l'année passée dans le soir d'aujourd'hui, parce qu'il résurgit ce soir avec la même évidence obsédante. En fin de compte, le temps de cet objet contient un certain nombre de moments différents, dispersés sans continuité dans le temps courant. C'est maintenant, qu'il joue, parle et chante. Il y a deux ans, qu'il mourut. Je l'ai vu une fois dans ma vie, quinze jours avant sa mort, et cet enregistrement a été pris environ dix jours plus tard. Mais de

cette confusion il n'y a presque rien à déduire : ce n'est que l'état habituel de notre présence. Ce qui est plus important, ce qui attire essentiellement notre attention, c'est autre chose : on m'avait dit, que Elias (le nom du pianiste) pressentait sa mort et que cette ~~surimpression~~ empreinte a été faite dans ce sentiment.

La chambre était immense, c'était plutôt une ~~suite~~ suite de plusieurs chambres, dont les murs étaient décorés de tapisseries et illuminés par des lustres de cristal. La soirée avancée, on a allumé des chandelles, car les visiteurs désiraient de créer l'atmosphère. Le piano était vieux et mauvais, et parfois - surtout quand on frappait avec force - il sonnait faux. Mais personne ne prêtait attention à ces petites dissonances, tout le monde était de bonne humeur, on riait souvent et à haute voix. Il y avait aussi du mouvement à peine perceptible parmi les figures grotesques des tapisseries : elles changeaient de place de temps à temps, mais surtout, quand on les regardait fixement, elles faisaient des grimaces et des gestes ridicules à qui mieux mieux. On prononçait des paroles insignifiantes; - donc ce n'est dû qu'à notre regard rétrospectif, si nous sommes tentés de leur accorder d'une autre signification. On disait des phrases habituelles, on racontait des anecdotes, on était saoul.

Au centre, il y avait un palais de glace. Tout y était net, limpide et propre. On y voyait se refléter tout ce qui était dehors d'une manière extrêmement précise, et à portée de la main, mais personne ne sentait pas le besoin d'y toucher. On avait abandonné le désir inquietant - la source permanente de notre inadaptabilité au monde - le désir de vérifier des objets apparents, et de s'en convaincre. Les sons faux y sonnaient de la même façon, on ne s'en apercevait plus, comme si la salle glacée leur donnait une double résonance. On y rencontrait des chansons mal interprétées,

dépourvues de cette accent, et avec lesquelles on pourrait parler comme avec des personnages raisonnables. Il n'y faisait pas froid.

Et pourtant rien ne peut nous réconcilier d'une telle perte. Je croyais vraiment, que cette image joyeuse et tranquille pourrait nous détourner de la vue directe, impitoyable pour notre manque de courage. Il n'était assez puissant. - Et puis, on ne passera ^(pas) par là : il y a de nouveau un obstacle infranchissable. Il faut se demander de nouveau, qu'est-ce que nous avons voulu atteindre. Le chemin choisi, à ce qu'il paraît, n'était pas le meilleur. Ou, c'est l'accident inévitable, que nous choisissons toujours celle qui jamais ne peut suffir. Car cet encerclement qui est devant nous, devient de plus en plus profond, de plus en plus incompréhensible. J'aimerais mieux raconter quelque chose plus simple : comment - par exemple - la mort définit notre activité, en y étant présente sans cesse; elle lui donne son sens véritable et libéré d'hésitation. - Mais, je n'y parviendrais plus. Les subtilités de la question m'échappent successivement. Peut-être, la maison que j'ai aperçu au bout du passage étroit, était la même, où j'écoutais le fameux pianiste - ce dernier habitant peut-être l'espace même, où j'ai oublié d'entrer. On en peut déduire, qu'il y a toujours au bout de notre avatar un éclaircissement possible, qui n'aura jamais lieu, à cause de notre mémoire mal cultivée.

J'ai oublié complètement ce que je voulais dire. Je retiens encore que tout cela doit devenir beaucoup plus compliqué et plus confus, pour que ce soit tout à fait évident. Je ne connais pas d'autre fin. Et - comme je l'ai dit plus haut - ce n'est que la couche suprême de notre conscience, qui donne l'aspect décisif à tout le reste de notre réflexion, en la voilant.